

« Aux Etats-Unis, l'inquiétude est que les tensions ne baissent pas sur la question identitaire, les races et les genres »

CHRONIQUE



Michel Guerrin

L'arrivée de Joe Biden est une bonne nouvelle pour l'ensemble du monde culturel. Mais le président américain saura-t-il jouer les rassembleurs, s'interroge Michel Guerrin, rédacteur en chef au « Monde ».

Publié le 22 janvier 2021 à 11h33

Chronique. Joe Biden entre enfin dans la Maison Blanche et une bonne moitié des Américains sont soulagés. C'est en revanche l'ensemble du monde culturel, ou presque, qui est ravi. Avec une inquiétude : que les tensions ne baissent pas, au contraire, sur la question identitaire, les races et les genres. Pas sur les principes – tous prônent l'égalité – mais sur la démolition d'une culture universaliste, que les minorités considèrent comme une arme de l'homme blanc hétérosexuel pour garder le pouvoir. On connaît le résultat : des censures et beaucoup d'autocensure depuis cinq ans dans la culture et l'enseignement.

Joe Biden saura-t-il jouer les rassembleurs ? Pas sûr. Car la minorité noire a désormais des alliés au pouvoir. Aussi la gauche universaliste s'inquiète d'un face-à-face toujours plus rude. Rien de surprenant. C'est toujours au sein de la gauche et des libéraux que se jouent les combats sociétaux, tant ces derniers tiennent le pouvoir culturel.

Bret Weinstein en sait quelque chose, qui incarne la guerre des gauches. Ce professeur de biologie, partisan de Bernie Sanders, a ouvert les hostilités en 2017, quand il a refusé une journée « sans Blancs » décrétée par son université, Evergreen (Etat de Washington) : les enseignants et élèves non Noirs devaient quitter le campus pendant vingt-quatre heures. Il a refusé. Il a dû démissionner.

« *Quand la gauche se retourne contre les siens* », a écrit Bari Weiss, alors éditorialiste au *New York Times*. A la suite de la mésaventure de Bret Weinstein, des artistes et intellectuels ont été « annulés » (*cancelled*) pour comportement « inapproprié ». Par exemple [Ian Buruma, directeur de la *New York Review of Books*](#), poussé à la démission en 2018 pour avoir publié une tribune d'un homme accusé d'agressions sexuelles, puis relaxé.

Radicalisme identitaire

Bret Weinstein et d'autres montrent comment une lutte, a priori rassembleuse, pour l'égalité s'est transformée en chasse au « *privilège blanc* » et donc en concurrence des identités. Qui finit souvent par prendre les juifs pour cible. L'historien Pierre Birnbaum relevait dans une tribune au *Monde* du 19 janvier l'antisémitisme de l'électorat de Trump.

Il y a aussi un antisémitisme qui monte dans la communauté noire radicale, pour qui le juif est d'abord un Blanc. Le conflit israélo-palestinien et le fait que nombre d'intellectuels juifs se sont opposés au radicalisme identitaire (Bret Weinstein, l'écrivain Seth Greenland, Philip Roth avant sa mort) ont joué aussi.

Cet antisémitisme est présent dans le puissant mouvement Black Lives Matter (« les vies noires comptent »), qui lutte contre le racisme dont les Noirs sont victimes. Et puis le combat s'est élargi. Le terme *woke* (« réveillé »), très en cours, qui incite à traquer les comportements « incorrects », s'est généralisé avec le film documentaire *Stay Woke : The Black Lives Matter Movement* (2016), de l'acteur Jesse Williams.

Le mouvement parle de « *génocide* » palestinien, organise des manifestations où l'on a pu entendre « *Tuez les juifs* », est proche du leader de Nation of Islam, Louis Farrakhan, qui a fait l'éloge d'Hitler, et a pour cofondatrice de sa section à Toronto, au Canada, Yusra Khogali, qui a quasiment appelé au meurtre de Blancs. Le rappeur Ice Cube, entre plusieurs Tweet de soutiens à Black Lives Matter, a publié un dessin montrant des banquiers juifs autour d'un plateau de Monopoly qui repose sur le dos d'hommes noirs et nus.

Cancel culture

L'ancien basketteur noir Kareem Abdul-Jabbar, 73 ans, devenu militant de l'antiracisme, a tiré la sonnette d'alarme dans une tribune publiée en 2020 dans *Hollywood Reporter*. Il reprend à sa façon la formule célèbre de Frantz Fanon, figure de l'anticolonialisme : « *Quand vous entendez dire du mal des juifs, dressez l'oreille, on parle de vous.* » Barack Obama s'est inquiété aussi de cette « cancel culture », fin 2019 lors d'un débat au sein de sa fondation : « *Si tout ce que vous faites, c'est jeter des pierres, vous n'irez pas très loin.* » Même chose pour des intellectuels noirs, dont Thomas Chatterton Williams, qui vient de publier *Autoportrait en noir et blanc, désapprendre l'idée de race* (Grasset, 224 p., 19,50 €).

Mais ces voix sont minoritaires, déplorait Kareem Abdul-Jabbar : « *C'est de très mauvais augure pour l'avenir du mouvement Black Lives Matter. L'absence choquante d'une indignation massive l'est tout autant.* » Car il y a peu d'indignation dans le monde culturel, par peur d'être disqualifié pour trumpisme. Peu aussi au Parti démocrate, où la figure montante Alexandria Ocasio-Cortez a eu ces mots : « *Ceux qui se plaignent de la cancel culture pensent que tout leur est dû.* »

Voilà pourquoi des universités, Chicago ou Berkeley, dont le prestige tient à la diversité des opinions, en sont arrivées à créer des centres pour la liberté d'expression. L'enjeu est là. On peut comprendre que des diffuseurs culturels américains – musées, galeries, plates-formes comme Netflix –, pour corriger une injustice, créent des programmes fondés sur la couleur de peau ou le genre de l'auteur.

C'est autre chose que de censurer une œuvre qui offense une communauté. « *Je me sens blessé* » est devenue une formule récurrente chez des Noirs, les LGBT+ aussi, d'autres encore, qui en appellent à des espaces sécurisés, au risque de se couper du pays réel. Or c'est l'essence d'un créateur que de pouvoir sortir du cadre où on l'assigne, de manier l'outrance, de heurter, se tromper aussi, avec pour juge de paix la loi, pas une communauté. C'est le devoir d'un chercheur que d'aborder la face dérangeante d'un sujet, et celui de son lecteur d'accepter les voix discordantes.

Mais voilà que ceux qui transgressent ces nouvelles règles, alors qu'ils devraient être protégés, doivent faire repentance. Avec ce résultat : on ne compte plus les œuvres qui dénoncent le Blanc – la rançon de sa domination – alors qu'une minorité est intouchable. On appelle cela une discrimination.

Michel Guerrin